

XYZ. La revue de la nouvelle

Brocante

Marie-Ève Sévigny



Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sévigny, M.-È. (2019). Brocante. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 55–59.

Brocante

Marie-Ève Sévigny

C'eût été bien chiche, pour un jeune homme de sa trempe, de se contenter d'aller rêver aux côtés d'un clocher abattu, assis sur des pierres qui demain feraient le corps d'une cathédrale.

ROGER LEMELIN,
Au pied de la pente douce

LE CLOCHER repose sur l'asphalte, sa tôle argentée frisant au ras des cailloux. À la faveur de la nuit, sous l'éclat sale des réverbères, il semble moins misérable, et sa croix, moins rouillée. Les gens du faubourg disent « le clocher », mais il s'agit plutôt de la flèche arrière de la défunte église qui pourrit là, quatre ans après sa destruction, au coin de l'immeuble de condos qui l'a remplacée. Sous le fer-blanc, les mauvaises planches de perche, tordues par les hivers et leurs dégels, racontent la dîme misérable des ouvriers qui, dans les années trente, se sont offert le luxe d'un Bon Dieu à portée de main. Aujourd'hui, les *oremus* et les *dies iræ* n'impressionnent plus personne — surtout pas les jeunes cadres dynamiques fraîchement installés ici — et la croix de fer se déforme sous le soleil.

Les montres bon marché de la bijouterie, si celle-ci étalait toujours ses vitrines face au parvis disparu, indiqueraient deux heures dix. Deux ombres se coulent entre l'ancienne caisse populaire et le dépanneur vietnamien. Les frères Boucher, Vieux Denis et Vieux Gaston, se tapissent dans l'obscurité, les sens aux aguets : devant eux, les maisons minuscules et les deux étages d'appartements alignent leurs silences de briques rouges, tout autour du vaste bâtiment safran qui les tient en respect, comme un conquérant d'un autre temps. Devant le presbytère abandonné, les herbes hautes frémissent de l'excitation des insectes. Les blocs de béton qui 55

ceignent le terrain aux rocailles oubliées servent d'appui à un panneau de contreplaqué, où s'annonce la phase II du projet immobilier. Juste à côté, sur le poteau électrique, une pancarte électorale clame le slogan « Maintenant ! » L'attente, la retenue, l'hésitation, la réflexion, tout cela a assez duré.

Vieux Denis, maigre, tordu et noueux comme un cep de vigne, remonte son pantalon trop grand; un écriteau serré contre sa chemise de flanelle, il mâche nerveusement son cure-dent, sentant derrière lui le parfum de térébenthine du bleu de travail de Vieux Gaston. Soudain, tous deux se raidissent : des phares viennent d'apparaître dans la Pente douce. La camionnette noire s'introduit dans la rue Châteauguay, son lettrage rouge presque aussi criard que son moteur mal entretenu. Vieux Gaston s'énerve : pareil boucan va réveiller tout le monde, et avec tous ces nouveaux riches, la police sera là en moins de deux. Vieux Denis pose sa main tavelée sur le bras de son aîné : quel zélé de la balance irait se plaindre contre un brocanteur, quand celui-ci lui fait la fleur de le débarrasser de ses cochonneries ?

Bédarovitch se gare devant le faux clocher, sans arrêter le moteur. Les gens du coin surnomment ainsi Jos Bédard, qui s'est approprié le métier des anciens usuriers juifs. L'ex-champion poids léger de la Basse-Ville saute de son véhicule comme s'il bondissait sur le ring. Il ouvre le hayon, révélant un souk de lampes décapitées, de commodes sans poignées, de miroirs démodés et de pots de chambre en faïence. Vieux Denis jette son cure-dent d'un geste décidé, pose sa pancarte entre deux meubles, avant de se tourner vers son aîné, le sourire en coin, l'air de dire, tu vois bien...

Vieux Gaston fait la moue, se penche avec les deux autres pour soulever leur flèche d'église, soufflant sous un poids plus lourd que prévu, qui les fait tituber. Le Bon Dieu atterrit dans le camion avec un fracas métallique, sa croix de guingois contre un ancien bahut en imitation de chêne. Au claquement des portes, une fenêtre s'allume à l'étage de l'ancienne boucherie Colin, s'éteint aussitôt. En face, aucun frémissement dans l'immeuble neuf, dont les stores en tek assurent la

quiétude. Les frères Boucher rejoignent Bédarovitch à l'avant de la camionnette, qui s'ébranle dans la rue Saint-Sauveur. Vieux Gaston coince ses fesses maigres entre un empilement de chaudières d'eau d'érable et un carton de vaisselle en étain. Passant devant l'orme géant, tapi dans une encoignure de l'ancien presbytère, il se prend à regretter de ne pas pouvoir l'emporter, lui aussi, avant qu'il ne soit abattu avec le reste.



L'autoroute est interminable jusqu'aux nouveaux quartiers nord, qui ont si longtemps été la campagne lointaine. En bordure des fossés, les pancartes électorales défilent sous les yeux des trois vieillards, leur promettent un avenir qui ne les concerne plus. « Maintenant » s'impose contre hier et demain, et cela doit se faire rapidement. Dans la banlieue neuve et cossue, les maisons préfabriquées sont toutes semblables, quand elles ne sont pas identiques. Bédarovitch, qui peine à trouver l'adresse inscrite sur son tableau de bord, grogne qu'ici un ivrogne a toutes les chances de se tromper de porte, de se glisser dans le lit de la mauvaise femme. Les hommes ricanent, tandis que Vieux Denis observe les tourelles et les garages doubles, les revêtements de granit, les pavés Interbloc, les arbustes chétifs. « Maintenant », on rase des boisés entiers pour installer des aménagements paysagers. Vieux Gaston soupire, évoquant tous ceux qui, le jour venu, descendent leur bousiller leur centre-ville pour revenir ronfler ici, dans ces dortoirs sans remords.

Le maire habite tout en haut du coteau, dans le secteur où, un siècle plus tôt, les estivants anglais s'isolaient pour pêcher à la mouche. Le torrent n'a pas plus changé que les érables centenaires, les épinettes immémoriales. Tout au bout de l'allée, la nuit adoucit les pierres de la maison, les aspérités des bardeaux.

Bédarovitch freine devant la grille du portail. Une œillade aux frères Boucher, qui sortent du camion aussi vite que le leur permet leur arthrite. Le temps presse, la police 57

veille sur les beaux quartiers. Les trois vieux soulèvent leur flèche d'église en un seul gémissement, la déposent doucement, comme une enfant endormie, près des poubelles. Un dernier silence, à regarder luire sur la tôle leurs souvenirs de jeunesse. Vieux Denis accroche sa pancarte à la croix tordue — « Heille, le maire, ramasse tes cossins ! » —, les portes du hayon claquent, les voilà repartis.

Le retour leur semble plus court, peut-être grâce aux fenêtres ouvertes, qui leur battent les tempes des derniers parfums de l'été. De temps en temps, une œillade ressuscite leurs rires de gamins. La tête du maire, au matin, quand il découvrira leur restant d'église à sa porte ! Ah, vivement que le soleil se lève, qu'ils puissent le voir à la télévision s'étouffer dans sa colère ! Terroristes, terroristes, ils l'entendent déjà s'époumoner, comme chaque fois où ça brasse un peu en ville. Vieux Gaston s'exalte : qui sait si, cette fois, le maire ne réclamera pas l'armée ? Une belle loi des mesures de guerre, on s'en souviendrait, du clocher de Saint-Joseph ! Vieux Denis reste grave, les yeux rivés sur la ville qui se rapproche. Ça, c'est sûr, vu le respect du petit dictateur pour les droits civiques, ils viennent en quelque sorte de lui rendre service. Énervez-vous pas, les frères, toussé Bédarovitch. Les fils de tanneurs et de cantonniers ont rarement fait tourner l'histoire de cette ville. On verra ça, murmure Vieux Gaston pour lui-même. Oui, c'est ça, on verra.

La camionnette quitte l'autoroute, retrouve les petites rues de leur faubourg. Au feu rouge, les trois comparses observent leur ancienne école primaire, où ils ont fait ensemble le désespoir des soutanes. Six étages de brique où, encore l'an dernier, résonnaient les piailllements de centaines d'enfants. « Maintenant », ceux-ci seront relocalisés, et leur vieille école disparaîtra à son tour. À la longue, le quartier a appris à reconnaître les signes. Église, presbytère, centre communautaire, chaque fois, le scénario se répète : on installe l'abandon avec les blocs de béton, imposant aux voisins le mépris des mauvaises herbes, des eaux croupies, des squats, des éclats de verre, des descentes de police — juste assez longtemps pour que le

jour de la destruction soit ressenti comme une délivrance. Et puis, un jour, le promoteur finit par présenter son projet, une horreur générique, dont la taille, les couleurs, les matériaux, tous issus de « maintenant », jurent avec les petites maisons des années trente. Qui s'évanouiront elles aussi. Dans l'oubli.

Seule restera, dans les archives du journal, la figure convulsée d'un maire gesticulant devant une vieille flèche d'église populaire. Vieux-Denis étouffe un ricanement. Hommage à ton œuvre, monsieur le maire.



Il est passé midi quand Bédarovitch gare sa camionnette devant la petite maison des frères Boucher. Dans la cour étroite, près du hangar de tôle, Vieux Gaston nourrit ses poules, tandis que son frère parcourt les chaînes du téléviseur installé près de leur balançoire. Toujours rien. Personne n'en parle.

Le brocanteur malmène la volaille à grands coups de pieds : les gars, on avait oublié les vidanges.

Quoi, les vidanges ? Qu'est-ce qu'elles ont, les vidanges ?

L'ancien boxeur se retient de ne pas envoyer un coup de poing dans le mur du hangar. Elles ont, les vidanges, que, dans le quartier du maire, elles n'ont pas le temps d'être posées sur la rue qu'on les ramasse déjà.

Pendant un instant, la petite cour résonne du caquètement des poules.

C'est bon, finit par soupirer Vieux Denis. Dorénavant, on saura où aller porter nos cochonneries.

*À la mémoire de l'église Saint-Joseph,
cœur des romans de Roger Lemelin.
Et en hommage à la résilience citoyenne
du faubourg Saint-Sauveur.*

Québec, le 31 août 2018